

La culture évolutive

Jocelyn Létourneau

Number 200, January–February 2005

Les enseignements de la culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18817ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Létourneau, J. (2005). La culture évolutive. *Spirale*, (200), 87–88.

LA CULTURE ÉVOLUTIVE

ON SERA d'accord ou non, mais il me semble que deux thèses, développées dans les années 1990, ont eu énormément d'impact dans le monde intellectuel québécois — comme du reste ailleurs en Occident. La première thèse, sur laquelle je ne m'étendrai pas, a été formulée par Charles Taylor. Elle touche à la politique de la reconnaissance. La deuxième thèse a été énoncée par Paul Ricœur. Elle peut être résumée par le titre de l'un de ses ouvrages : *Soi-même comme un autre*. Inutile de dire que cette thèse est complexe. C'est toutefois sa vulgate, reprise par je ne sais combien de petits et de grands discoureurs se faisant philosophes du dimanche, qui s'est imposée dans l'espace public. Il est ainsi devenu commun de prétendre — et de croire — que ce qui n'est pas enraciné dans l'espace-temps est obsolète; et que ce qui n'est pas fondamentalement pluriel, voire hybride, est tout autant désuet. À tel point qu'on a l'impression, en lisant des journaux ou des magazines prétendument branchés, que l'historicité et l'historicisation des cultures sont des choses qui n'existent pas — en tout cas qu'elles sont des horizons dépassés du monde en voie d'avènement. Comme si, pour être au paroxysme de soi-même et voler dans le vent de l'extrême contemporain, il fallait désormais se faire habitant non pas d'une culture ancrée ou située, mais d'une altérité et d'une ailleureté libératrices d'identités restreintes et restrictives. « *Nous sommes tous métis* », telle est la devise qui, aux yeux de plusieurs beaux Brummells de notre époque, devrait fonder le monde à venir.

Pardon, mais je n'entends pas être « métis » de cette manière. Je suis, par mes parents, héritiers d'une culture — d'héritage canadien-français — que je n'ai pas souffrance de porter, au contraire. Cette culture est faite d'un ensemble de références dont certaines sont constitutives de ma personne maintenant, alors que d'autres me sont devenues étrangères ou lointaines. Cette culture historique dont je suis l'un des dépositaires et des fiduciaires n'a pas cessé de se transformer dans le temps. Pour au moins deux raisons. D'abord parce que ma culture s'est historiquement constituée dans le dialogue avec d'autres cultures, dynamique infinie d'emprunts, d'appropriation et de recréation culturelle. Ensuite parce que les porteurs successifs de cette culture par laquelle j'existe comme être historique concret n'ont jamais cessé de la travailler, c'est-à-dire de l'altérer et de la retaper, de la troubler et de la combler, bref de l'élaborer pour qu'elle témoigne de leur vie et qu'elle



Serge Murphy, *Le jardin de mon curé*, 1997-1998. Photo : Ivan Binet

leur permette de faire face aux défis spécifiques de leur époque. Il en est encore ainsi aujourd'hui. Voilà pourquoi je puis dire que ma culture, celle qui me définit et dont je partage le stock de références avec bien du monde, est universelle. Ma culture est universelle parce qu'elle incorpore en elle beaucoup de ce que d'autres cultures lui ont offert. Elle est univer-

selle aussi parce qu'elle offre ses références aux autres cultures, participant de ce fait d'un dialogue interculturel mondial.

L'altérité à laquelle je pense, et dont je suis le défenseur à ma manière, est celle qui contribue à la reconstruction du soi, à la régénération de l'identité, à la recomposition des cultures. Dans mon esprit, il est vain de prétendre que l'être

peut progresser en évoluant dans un *nowhere* ou qu'il peut avancer en déambulant sans fin sur l'autoroute infinie de la vie. Sauf exception, la majorité des gens sont heureux de participer d'une culture les accueillant et les dépassant, serait-ce pour des raisons de complétude sécurisante. Ils sont tout aussi contents d'en actualiser l'éventail de références au quotidien par leur inscription dans une inter-référentialité aux ramifications désormais planétaires. Ces deux notions : actualisation et inter-référentialité, sont cardinales dans ma façon d'envisager la dynamique d'évolution des cultures. J'aime ces notions parce qu'elles me permettent de concevoir et d'identifier des *passages* entre les cultures. Autrement dit, pour évoluer, les cultures n'ont pas à se liquider ou à se renier. Elles ont, par l'entremise de ceux et celles qui les font, à se régénérer, c'est-à-dire à modifier, de manière plus ou moins importante, la configuration des références qui les spécifient. Ce processus de régénération ou de modification, et donc d'actualisation culturelle, se réalise le plus souvent dans le cadre d'une dynamique d'inter-référentialité, c'est-à-dire d'échanges de références avec des cultures proches ou lointaines. De nouveau, il n'y a pas ici dénaturation des cultures, mais évolution, transformation, pertes et gains de références, et donc modification de la configuration des références définissant les cultures.

Historicité des cultures

À la lumière d'un grand nombre d'indices, j'ai lieu de croire que la culture québécoise d'héritage canadien-français, qui continue de marquer structurellement le paysage culturel de la province, y compris celui du grand Montréal, est présentement marquée par une forte dynamique d'actualisation référentielle découlant de son inter-référentialité avec d'autres cultures.

Il est clair en effet que cette culture, loin de se figer dans des représentations pérennes d'elle-même, ajoute à son corps de références des sons, des images, des mots, des récits, des métaphores, des musiques, des saveurs, des odeurs, des pratiques et j'en passe, qui lui sont offerts par bien d'autres cultures du monde, y compris celles qui forment avec elle la configuration culturelle québécoise. Or ce processus d'ajouts référentiels, qui se fait sur un mode lent ou rapide et qui implique évidemment un processus concurrent de retranchements référentiels, inquiète bien des gens. Ceux-là sont prompts à diagnostiquer le dépérissement tendanciel de leur culture (je parle ici de la culture québécoise d'héritage canadien-français) au profit d'une espèce d'anglo-conformité mon-

diale qui, selon la glose convenue, rase tout dans le processus de sa dissémination planétaire. Le souci de ces gardiens culturels, que l'on opposera à la figure des passeurs culturels, est grand parce que, selon eux, leur culture d'appartenance incorpore désormais des expressions, y compris linguistiques, apparemment incompatibles avec ce qui est réputé définir ou incarner cette culture. La position de ces douaniers culturels est pourtant faible. Ces gens confondent en effet l'historicité des cultures et la reproduction à l'identique des cultures — un phénomène éminemment rare dans l'histoire du monde. En fait, l'historicité d'une culture tient plutôt à la capacité de cette culture d'inscrire sa présence dans l'histoire en se régénérant au contact d'autres cultures, en absorbant leurs influences et en les amalgamant à son patrimoine référentiel existant. Le parcours historique de ceux que j'appelle les Québécois d'héritage canadien-français est plein de ce genre d'emprunts qui, à la longue, sont devenus structurants d'une culture qui n'a jamais cessé d'évoluer, c'est-à-dire d'être autrement sans pour autant cesser d'être reconnue, par ses *habitants*, comme une culture enracinée et spécifique.

Actualisation de l'héritage

Cela dit, l'actualisation courante de la culture québécoise d'héritage canadien-français se fait sur un mode ample plutôt que restreint. Il est difficile de prévoir les aboutissements prochains du processus de régénération. Mon sentiment est que la recomposition de cette culture pourrait être majeure. Pour au moins deux raisons.

La culture québécoise d'héritage canadien-français, qui a connu un brassage considérable de ses références au cours des cinquante dernières années, est en effet fréquentée par de plus en plus d'acteurs — anglophones, allophones et autochtones du Québec notamment — qui y trouvent un lieu positif d'inscription de leur identité sans pour autant faire de cette culture le refuge exclusif de leur personne. On peut penser que, de cette fréquentation culturelle parfois intime et durable par le jeu des mariages mixtes, découleront des ajouts référentiels qui modifieront les paramètres définitionnels de la culture québécoise d'héritage canadien-français. Au point que, d'ici une ou deux générations, les nouvelles références définitrices de la culture québécoise auront plus ou moins avalé celles qui, précédemment, étaient marquées par l'héritage canadien-français.

Les héritiers directs de la culture québécoise d'héritage canadien-français, ceux qui ont été

élevés dans son univers référentiel, semblent également porteurs d'un renouvellement d'envergure de cette culture et de ses références. Consommant allègrement des références et des signaux culturels provenant de partout dans le monde, la jeunesse d'aujourd'hui, bien que désireuse de se situer dans une continuité et d'honorer mémoriellement ses ancêtres, cherche à s'inscrire dans la complexité culturelle du monde à partir d'une très grande (dis)position d'ouverture à l'égard des apports extérieurs. Cette (dis)position d'ouverture n'est en rien l'expression d'une condition aliénée. Elle témoigne plutôt de la volonté des jeunes de participer d'un dialogue culturel mondial en intégrant, à leur identité en construction et hospitalière des défis et des enjeux du monde, les références qui en feront simultanément des habitants de l'ici et du là, manière d'habiter une espèce de *lieu sans mur*, ce qui correspond d'ailleurs à la définition qu'ils accordent au mot « nation ». De nouveau, on peut imaginer que cette ouverture intense et quotidienne des jeunes à l'extériorité modifiera sensiblement les paramètres d'une culture héritée, au point que les références canadiennes-françaises, bien que présentes dans la culture québécoise, ne serviront plus à la qualifier, celle-ci se spécifiant autrement.

Porteur de culture

Au terme de ce court article se pose une grande question : comment assurer la continuité des cultures dans le changement culturel? En fait, les cultures n'ont de cesse de se modifier. C'est grâce d'ailleurs à la modification incessante de leurs références constitutives que les cultures perdurent. Le plus souvent, cette modification prend la forme d'une actualisation culturelle découlant de l'inter-référentialité avec d'autres cultures. Le meilleur moyen d'assurer la continuité des cultures n'est pas de les pétrifier dans une représentation essentialisée d'elles-mêmes, ce qui serait les folkloriser. Ce moyen n'est pas non plus de forcer les héritiers d'une culture à assumer intégralement les références de la culture qui leur est léguée, ce qui serait condamner ces héritiers et cette culture au cercle vicieux de la répétition. À vrai dire, ce legs doit plutôt se faire héritage, c'est-à-dire qu'il ne doit pas devenir testament dont il faudrait scrupuleusement respecter les prescriptions. Le seul devoir qui incombe aux porteurs de culture est celui de travailler continuellement le don qui leur est offert pour témoigner de leur passage dans le monde et assurer une suite au monde.

Jocelyn Létourneau